

Que reste-t-il de la culture communiste?

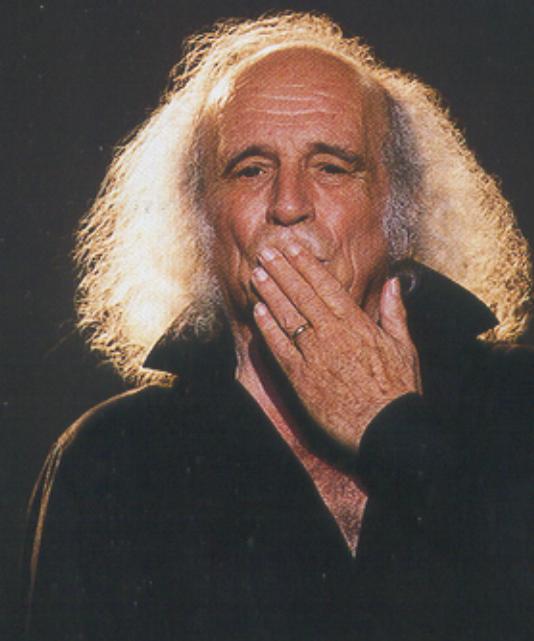
L'ÉVÉNEMENT

n° 19 / du 23 au 29 mars 2000

DU JEUDI

edjtech@wanadoo.fr / 20F (3,05€)

Légende
Les trois
âges du
rock



Son œuvre posthume éditée

Ferré

c'est extra!





édito De l'utilité des râleurs *par Maurice Szafran* p. 5

sautes d'humeur Tirs croisés sur le soldat Pivot *par Christian Lehmann* Révolution culturelle au Maroc *par Robert Assaraf* Contre la privatisation du génome *par Jeremy Rifkin* Arrêtez tout avec Pascale Clark ! *par Marc Autheman* Heureusement, il y a les Sénégalais ! *par Guy Sitbon* p. 6



événement **Ferré, c'est extra !**

par Philippe Boggio p. 8

Le festin des retrouvailles *par Emmanuel Sepchat* p. 12

coulisses Elles ont le pouvoir : **Anne Sinclair** p. 14

y a débat Que reste-t-il de la culture communiste ? *par Elisabeth Lévy* p. 16



cinéma **Miramax, la machine à Oscars**

par François Jonquet p. 20 **John Irving** : « Oui, j'ai aimé adapter mon roman »



propos recueillis par Alexis Liebaert p. 24 **L'Himalaya s'invite à Hollywood** *par Elizabeth Gouslan* p. 26

Pourquoi la France a raté **Est-Ouest** *par Claude Askolovitch* p. 27
Cinéma actualité p. 28

musique **Solide comme le rock** *par Philippe Nassif* p. 32 **Lou Reed** en arbitre

des élégances *par Emmanuel Sepchat* p. 34 **Le pavé** dans le rock de **Michka Assayas** *par Brice Couturier* p. 35 **Accordéon rageur,** le rock devient **français** *par Emmanuel Sepchat* p. 36 **Natalie Dessay,** la soprano qui n'a pas sa langue dans sa poche *par Olivier Bellamy* p. 42

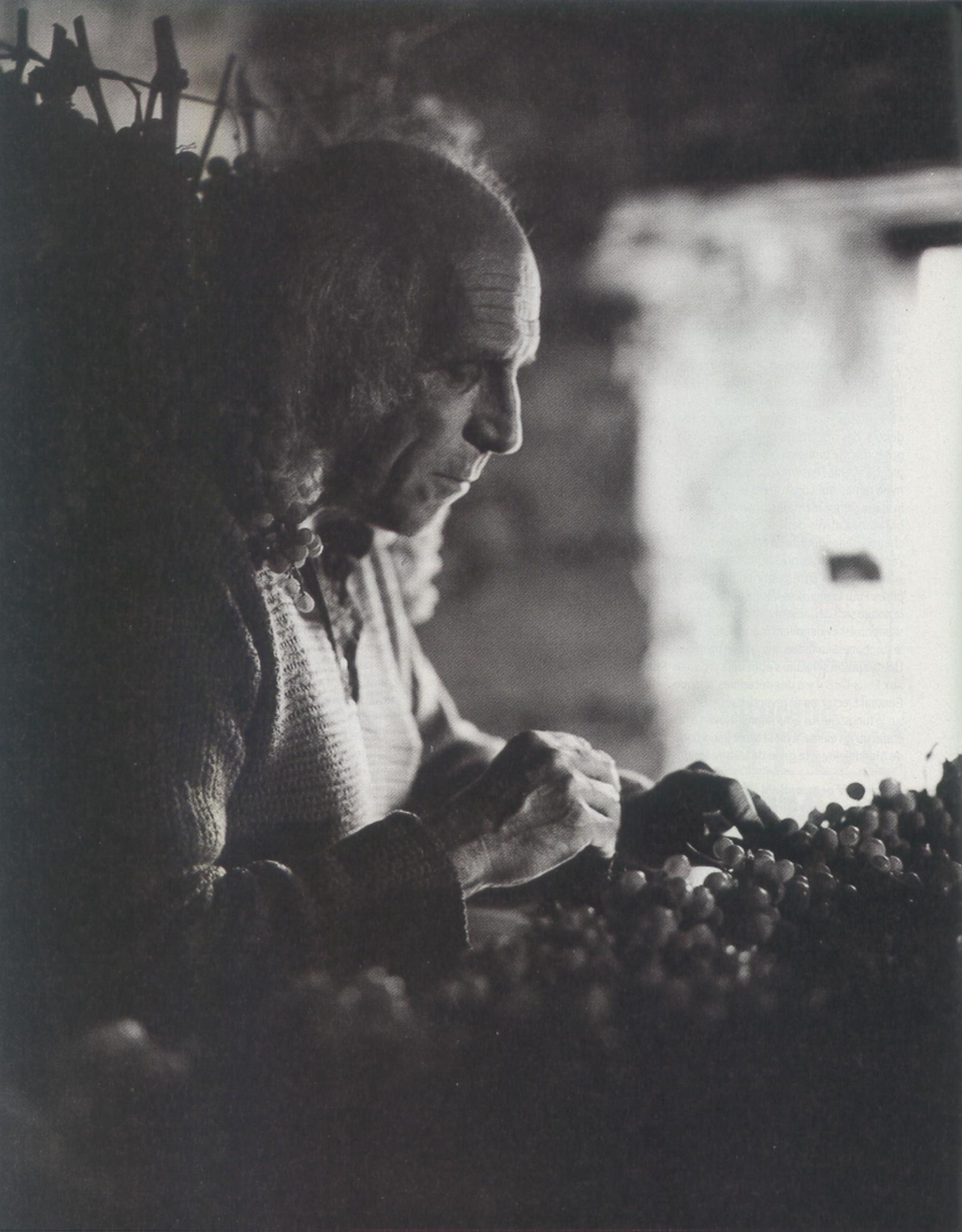


Musique actualité p. 38 et 44



livres **Pierre Guyotat : l'illisible enfante un livre fou** *par Patrice Delbourg* p. 46

Romans p. 48 **Essais** p. 50 **Diagonale** p. 52



Ferré

c'est extra!

bio rapido

24 août 1916.

Naissance de Léo Ferré à Monte-Carlo, fils du directeur du casino et d'une couturière italienne. Etudes au collège de Bordighera (Italie). Baccalauréat à Rome. Cours de musique.

1935. Il s'installe à Paris, prépare une licence de droit et de sciences politiques. Il écrit ses premières mélodies.

1946. Il fait ses débuts sur scène au Bœuf sur le toit. Au même programme, Charles Aznavour et les Frères Jacques.

1947. Compose *Ille Saint-Louis* et *A Saint-Germain-des-Prés*.

1950. Il compose un opéra, *la Vie d'artiste*.

1953. *L'Olympia*. Il fait ensuite applaudir *Comme dans la haute*, à Bobino et sur les principales scènes parisiennes.

1958-1960. Met en musique de nombreux poèmes de Baudelaire, de Verlaine et de Rimbaud. Il rencontre Louis Aragon, dont il chantera douze poèmes. ▶

Sept ans après sa mort, le poète dont les cris **explosaient** nous revient, et ses chants inédits enflamment à nouveau son public. La fin du purgatoire pour un chanteur **trop tôt enterré**? PAR PHILIPPE BOGGIO

Pourquoi faut-il s'embarasser d'un poète mort? Question mal posée: mieux vaut se demander comment s'en accommoder. Car les poètes disparus s'entendent, par ces temps qui courent à leur perte. Ils se tapent l'incruste, se payant même le luxe de pervertir des gosses que leurs parents avaient prudemment tenus dans l'ignorance de ces vieilles révoltes individuelles. Les chanteurs des « années 50-60 », les chanteurs à texte s'entend, les chanteurs morts, tiennent toujours le devant de la scène, ridiculisant à chacune de leurs réapparitions des vivants besogneux. Leurs querelles avec le ciel encombrant régulièrement nos petites disputes avec la terre. Et nous, survivants, en un réflexe dérisoire, comme pour les contenir tout en les maintenant à nous, nous nous égarons à comptabiliser leur portée posthume.

Brassens résiste-t-il mieux que Brel? Le ronchonneur, brodeur de points de dentelle, plutôt que le flamboyant dégingandé? Nous éternisons les commentaires sur l'héritage, sur la force de ces voix d'outre-tombe que le CD et la télé réincarnent artificiellement. Nous prisons la gourmandise des cimetières. Analyse comparée des

mythologies, enregistrement des fréquences de retrouvailles et des renvois à l'enfer... après le « top-dance », après le palmarès du mois ou de la semaine, le hit des agonies achevées. De temps en temps, une soirée au mémorial d'Arte.

A ces vaines querelles, pudeur des nostalgies d'un passé enfoui – Brassens, Brel, comme symptômes de pertes plus générales –, voilà qu'il faut ajouter une complication. Ces chers disparus étaient trois. Brassens, Brel, Ferré. L'amour testamentaire d'un fils, Mathieu Ferré, pour son père nous ramène désormais le mort manquant. Ferré? Qu'en dire? Comment les

Exilé en Toscane, avec femme et enfants, ménagerie et amertume, Léo a toujours pratiqué l'exode volontaire.

contemporains vont-ils l'accueillir? Par quel malentendu persistant? Ferré, que bien des critiques et le tribunal permanent des approximations avaient envoyé au purgatoire avant même la fin de sa carrière. Ferré qui n'est pas tombé en scène. Brassens, Brel, non plus? A propos de ces deux-là, la légende veut que la gloire ne s'était pas fait la malle avant la Ca-

marde. Pour Ferré, si. Exilé en Toscane, avec femme et enfants, ménagerie et amertume. Un peu plus décalé à chacun de ses retours sur des scènes trop modestes pour celui qu'on avait parfois accepté d'appeler « le grand Léo ». Légende fautive que cette histoire de retraite obligée. Léo a toujours pratiqué l'exode volontaire, l'absence qui laisse dire.

Anarchiste, bricoleur rural et gardien d'animaux

Dès les années 40, lorsqu'il commençait à passer pour un parolier germano-pratin, il avait pris la tangente. La mise à l'écart se répéta deux ou trois fois par décennie. Et même en 1968, quand les enfants de la bourgeoisie prirent un coup au plexus en découvrant avec lui l'incantation anarchiste, même en ce pic de réputation sulfureuse, il tourna casaque. Toute sa vie, il s'effaça soudain, dans une île bretonne ou dans le Lot. On mit du temps à admettre que Léo

Ferré allait à mi-temps, qu'il était aussi bricoleur rural et gardien d'animaux. Ses îles Marquises, à lui, il les égrena, il s'y réfugia avec les seuls chagrins de l'âme. Certain que la Faucheuse – « Ferré, j'aime beaucoup ce que vous faites...! » – viendrait bien en son temps et qu'une telle rencontre mériterait répétitions, préparations, tant que le pied était encore assez sûr pour encaisser cet éloge-là.

Peut-être le qui-proquo va-t-il cesser, après tout. Ferré a des chances de nous revenir sans ces interrogations

Ferré chez lui

en Toscane. Profil de singe et longs cheveux d'argent. Un mélange de don, d'apparence, de colère. Un poète de la vieille école et un éternel mutant.

sur le purgatoire des poètes. Le meilleur de Ferré. La mort, le temps passé sans lui supprimant les intermittences, cette carrière par à-coups, ces impressions de bouderie, du milieu, du public, ou de lui-même, l'œuvre s'avancant enfin dans son intégralité et sa cohérence. Léo Ferré: poète en musique et chef d'orchestre. Bien sûr, à la différence de Brassens ou de Brel, Ferré le revenant devra surmonter un handicap: se faire admettre, se faire aimer sans restrictions de tous ceux qui ne l'ont pas connu sur scène. Comment comprendre ses plaintes violonnantes, ses brusques vociférations, ses tempêtes d'émotion permettant à la voix d'égaliser les instruments symphoniques? Car Ferré, c'était cela, jusqu'à plus ample informé de l'alchimie posthume. Une tragédie qui explosait ses accords et ses cris, d'abord autour d'un piano noir, dans un décor noir. Espérance et désespoir à l'incandescence, mais de visu.

Ferré, par cette actualité, revisite d'abord ceux qui, un jour, dans les cabarets de la rive gauche, à Bobino, à l'Alhambra, plus encore à la Mutualité ou au très anar Théâtre Déjazet, ont regardé, autant qu'écouté, l'imprécateur. Beaucoup, avouons-le, ont détesté, ou sont restés de marbre, beaucoup ont jugé que le petit homme aux strophes lapidaires ou étirées, c'était selon, en faisait trop. Qu'il chuchotait plus que permis, psalmodiait au lieu de chanter, ou alors hurlait contre des monstres visibles de lui seul, seul

halluciné dans des salles réalistes et placides de spectacles de variétés. Mais il y a les autres, il y eut les autres, membres de salles emportées par ce bateau ivre, le cœur chaviré par autant d'évocations uniques de ce que peut être l'amour, le chagrin ou le courage – debout – de la fronde. Il y eut ces salles d'avant et d'après Mai 68, où flottaient des drapeaux rouges – «rouge, pour naître à Barcelone» – et noirs – «noir pour mourir à Paris» –, qui applaudirent à tous les blasphèmes, contre le pape, de Gaulle, les flics, plus souvent contre la connerie humaine. Et les poètes, Apollinaire, Rimbaud, Baudelaire, Aragon, incarnés comme jamais! Avoir vu, soudain,

médusé, écrasé sur son siège, Rimbaud tonnant, syncopant ses *Assis*... Qui peut oublier de chérir en soi un tel souvenir? Ferré n'était plus là, à ce moment-là, mais Rimbaud l'ado, dans la silhouette étonnamment vieillie de Léo. Au-delà du mimétisme, quelque chose qui s'apparente à la métempsychose des poètes.

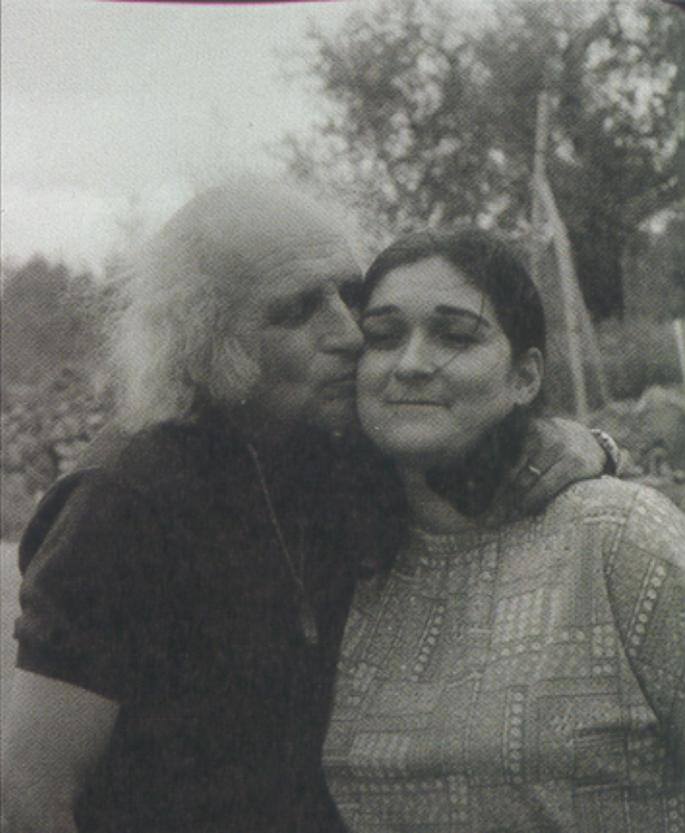
La vie a enfermé la musique dans sa tête... et l'a rendu fou

Ceux qui étaient là, et qui ont compris qu'ils étaient bouleversés, ceux qui se sont sentis planer, sans l'aide de drogues, devant l'oratorio composé pour *la Chanson du Mal-Aimé* d'Apollinaire, ceux qui se sont tout à coup retrouvés mentalement dans une boîte de nuit, en face d'une fille-liane, en écoutant *C'est extra*, ou encore qui ont pleuré, doucement, sur eux-mêmes, le temps d'*Avec le temps*, ceux-là vont reconnaître, avec le retour de Ferré, la meilleure part d'eux-mêmes. Le temps de leur innocence. Tous l'ont dit, Barbara, Juliette Gréco, Aznavour, Brassens... Ferré, c'était d'abord un choc. Des coups. L'évidence d'une sensation de malaise. Des anachronismes. Plusieurs types en un. Un cabot et un moine. Un homme dru et une femme tendre. Un poète de la vieille école et un éternel mutant. Quelque chose n'allait pas non

Léo et ses blasphèmes contre de Gaulle et la connerie humaine... Léo et les poètes, qu'il incarna comme jamais.

plus entre la voix et le geste de la main, entre la voix et la voix, trop riche, anormalement en prise avec un sentiment, et puis avec un autre, trop de sentiments à la fin, ce qui laissait les convives des concerts sonnés.

Quelque chose n'allait pas chez Ferré. Quoi? Des variations, terribles, inégalées, dans un même tour de chant. Sa voix, encore, qui s'ingéniait à remplacer un orchestre à elle seule. Cet homme était fou. Fou de musique, et il en montrait, sur scène, tous les signes, mêmes contradictoires. Ferré était fou parce que, petit garçon monégasque, il avait un jour regardé Toscanini diriger *Coriolan* de Beethoven et Ravel donner son *Boléro*. Et



HUBERT GROOTJANS



ANDRÉ VILLERS / DR

que, déjà, il allait, mentalement, composer et conduire ses symphonies imaginaires sur le front de mer. La vie avait enfermé la musique dans sa tête, avec cordes et cuivres, et à chaque récital, plus tard, il tenta vainement de s'en libérer. D'où l'impression d'un match épuisant, jusqu'au bout du der-

Léo, dans les années 80, part avec sa compagne vivre en Toscane...

... Où il édite des livres, produit de l'huile d'olive et compose.

nier son, du dernier mot par le son. Alors, bien sûr, le décalage, ces dernières années, a été profond, sans doute, entre les témoins et les seuls auditeurs. Pour conclure une paix avec Ferré – ce serait honnête –, un apprentissage est sans nul doute nécessaire. Les CD des réimpressions, comme les microsillons d'autrefois, rendent mal, imparfaitement en tout cas, cette entreprise irritée de libération de musique dans la tête. L'imaginer est indispensable. Dévorer, aussi, les images fixes de sa gueule de guénon – c'est ce qu'on a dit, à cause de Pépée, son chimpanzé –, ce profil de singe et ces longs cheveux d'argent. Masque mortuaire, très tôt, en fait depuis la montée à Paris, pendant les années 40, à Saint-Germain-des-Prés. Masque imitant le squelette qu'il allait bien finir par devenir. Immobilité des chairs, malgré des yeux larmoyants de béatifié, qu'on aurait cru surgies d'une autre planète. Cette face de lune, cette face de carême jurait avec les mots qui sortaient de sa bouche. Mots de libertaire apitoyé, malgré tout, par le genre humain. Les mots seuls, même sur la musique des enregistrements, apparaissent peut-être inclassables. Mots de baladin d'après-guerre, populaires et symbolistes, mots écorchés vifs d'anar – il disait « ananar » –, mots de la pop.

Marie-Jeanne (extrait)

Ta montre, c'est une horreur,
c'est ça qui fait les rides
Ce qu'il y a de vrai dans toi, c'est ce que
tu imagines, comment tu te construis
dans ta maison même
Construite, dit-on, par un imbécile
ou un marchand de sable avec, en plus,
un peu de ciment...
Et cette forêt, tout autour de toi,
cette forêt de maisons tristes, hautes,
étroites,
Où traîne un peu, le soir, de ce chagrin
des villes que vous appelez
des gratte-ciel
Vous vivez avec des béquilles de ciment
armé
Fais attention, petit,
quand tu traverses...
J'étais à New York, ce matin
Ça sentait mauvais dans les rues et
cinq minutes – cinq de tes minutes –

Français d'antan, chargé encore de préciosité, français d'argot, français des barricades, enfin français mitonné modern English.

Une vie incongrue dans le milieu du showbiz si consensuel et lisse

Autre interrogation : comment Ferré n'échapperait-il pas, post-mortem, à l'accusation, persistante encore, de mauvais coucheur ? Toute sa vie, il brocarda tous et tout, pour preuve d'un mal-être qui ne s'apaisa qu'à la fin, et encore, en sa retraite de Toscane. Enfant, il maudit les curés et les ors de Rome parce que ses parents avaient confié son éducation à un pensionnat catholique. Poète bou-

Cette face de lune jurait avec des mots de baladin, populaires et symbolistes, des mots écorchés vifs d'anar.

tonneux, déjà il apostropha l'époque qui admirait moins les poètes, les gueux, les illuminations nocturnes que la bourgeoisie de plein jour. Parolier débutant, il maudit autant la dèche qu'il la magnifia, sans doute pour rester au contact de Rimbaud, de Verlaine et d'Apollinaire. Surtout, il grogna contre le système, même contre son système rapproché, le mi-

lieu des cabarets, des contrats et du music-hall. Avant même 1955, semble-t-il, alors qu'on le comptait dans les troupes, mais à la marge, et qu'il avait approché Joséphine Baker et Charles Trenet, son plein de rancœur était fait. A Baker, toute sa vie, il en voulut d'une indifférence, un soir de première à l'Olympia ; à Trenet il reprocha son verdict : « Ecrivez, mais n'interprétez pas vous-même vos chansons. » Il égratigna Brel parce que le Belge aurait dit de lui : « Chez Ferré, tout est bidon » et, après tout, peut-être l'avait-il vraiment dit. Il regretta, même publiquement, plus tard, que Brassens ne vienne pas soigner son cancer en Italie... Toute sa vie, Ferré

s'appliqua à redire ses désamours. Avant de l'interviewer, les journalistes de radio et de télé redoutaient le pire, et bien des traces de sa carrière portent l'éton-

nement des interlocuteurs à le voir doux comme un agneau. Pourquoi Ferré indisposa-t-il autant ? Un mélange de don – exceptionnel, c'est-à-dire non identifiable, entre anciens et modernes –, d'apparence, de colère rarement rentrée. Une incongruité de vie, dans le milieu du showbiz naissant, si consensuel et lisse, à la fois vieux con et prophète d'avant-garde pour une jeunesse tout en désir. Obsessionnel du mot, trop perso dans ses inventions, trop loin du troupeau, et pourtant remarquable pédagogue pour cours de littérature appliqué. Se trouve-t-il plus juste interprète, meilleur prof, du poème d'Aragon : *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?* Ferré a laissé en musique et en mélodie une bonne part des œuvres du patrimoine de la poésie moderne, et, à ce titre-là, au moins, personne n'ira lui disputer une légitimité.

Au fond, laissons venir. La mort et le temps passant, Ferré mériterait enfin une appréciation dépassionnée. En bénéficierait-il ? « Les gens, il conviendrait de ne les connaître que disponibles, écrivait-il dans *Richard*. A certaines heures pâles de la nuit. Près d'une machine à sous, avec des problèmes d'hommes, simplement. Des problèmes de mélancolie. »

C'est cela : disponibles à la mélancolie. **Ph.B.**

► 1965. Léo est un libertaire affirmé. Il quitte ses retraites pour apporter son soutien au mouvement anarchiste.

1968. Début du mouvement de mai. A la Mutualité, Ferré chante l'anarchie devant des centaines de drapeaux noirs et rouges. Mais il décline l'invitation qui lui est faite par la jeunesse parisienne d'incarner le mouvement.

Il chante *Beatnik, Quartier Latin, Ils ont voté*.

1969. Un public rajeuni fait un triomphe (Bobino) à *C'est extra*.

1970. Il se laisse gagner par la pop music et enregistre *le Chien et la « the Nana »* avec le groupe Zoo.

1974. Après le succès d'*Avec le temps*, il écrit une nouvelle version de *la Chanson du mal-aimé* d'Apollinaire, qui sera jouée à l'Opéra-Comique. Il avait dirigé la première version en 1954 à l'Opéra de Monte-Carlo.

Années 80. Il vit retiré en Toscane, à Castellina in Chianti, avec sa nouvelle compagne. Il a divorcé de la précédente, Madeleine, en 1968. Léo Ferré édite des livres, produit de l'huile d'olive, compose encore. Jusqu'au début des années 90, il revient parfois chanter en France.

1993. Il meurt le 14 juillet.

Ferré posthume

les disques

1998. « La vie d'artiste », double CD d'enregistrements des années 1944 à 1953 (Chant du Monde-Harmonia Mundi).

CD à paraître en 2000

Mars. « Métamec », neuf chansons inédites datant de 1991-1992 (La Mémoire et la Mer/Harmonia Mundi, comme tous les albums suivants).

Avril.

« Je te donne », album de 1976. « La frime », album de 1977. « Il est six heures et midi à New York », album de 1979. « Alma Matrix », nouvel album de Richard Martin.

Mai. « La musica mi prende come l'amore », album de 1977. « La violence et l'ennui », album de 1980. « Ludwig », album de 1981. « Thank You Ferré », album d'Ann Gaytan de 1994.

Septembre. « Les loubards », album de 1985.

« On n'est pas sérieux quand on a 17 ans », album de 1986. « Les vieux copains », album de 1990. « Surpat' chez Léo Ferré », album instrumental de Jean Cardon de 1960.

► Octobre. « Une saison en enfer », album de 1991. « Ferré muet dirige », album de 1975.

Après le succès de « Métamec », le fils de l'artiste, **Mathieu Ferré**, s'apprête à dévoiler **d'autres joyaux**. Des chansons bien sûr, au verbe puissant et à la voix bouleversante, mais aussi bien d'autres **surprises**, comme des textes inédits conçus pour la radio et la télévision.

Le festin des retrouvailles

Métamec est sorti le 2 mars et, comme un disque tout neuf, il est allé se placer dans le Top 50 officiel des ventes d'albums en France. Une surprise, cette septième place pour un artiste disparu il y a près de sept ans, et dont les derniers disques n'avaient pas été d'immenses succès, loin s'en faut : « On a eu raison, dit Mathieu Ferré. Il est là, il est présent, vivant plus que jamais. » Et l'année 2000 promet d'être une nouvelle année Ferré, foisonnante de découvertes et de retrouvailles enthousiasmantes avec son œuvre polymorphe.

Obsessionnellement commémorative, l'époque s'y prête, mais tout s'explique aussi par la passion que Mathieu Ferré – né en 1970 et plusieurs fois apparu, enfant, sur les pochettes de disques de son père – met à défendre les travaux de Léo Ferré. Il préside à cette carrière posthume avec les éditions La Mémoire et la Mer, fondées par le chanteur et sa famille en 1992. « Métamec » (distribué par Harmonia Mundi), avec ses neuf chansons inédites au verbe puissant et à la voix bouleversante, a ouvert de manière spectaculaire une longue série de publications : une vingtaine de CD à paraître en dix-huit mois et une demi-douzaine de livres. Les disques sont

tous de la troisième époque de la discographie de Ferré, « de 1975 à sa mort, lorsqu'on ne lui impose plus de directeur artistique et qu'il est tout à fait libre ».

Des Apollinaire indatables, des Baudelaire jamais édités

Evidemment, on rêve d'autres chansons inconnues, comme celle de *Métamec* ou celles parues en 1998 au Chant du monde/Harmonia Mundi. « Il reste des inédits, comme *18 Fleurs du mal* de Baudelaire, sans doute écrites et enregistrées vers 1976-1977, puisque mon père avait gravé des Baudelaire chez Odéon en 1957 et chez Barclay en 1967. Il y a aussi des Apollinaire indatables, un long texte

Pour les textes, la tâche est immense. Des caisses entières de papiers n'ont pas encore été triées.

enregistré qui s'appelle *Je parle à n'importe...* » Mais l'inventaire est très long à réaliser : gros travailleur, Ferré écrivait énormément et passait beaucoup de temps au piano, un magnétophone à portée de main. Des questions se posent, comme la paternité de deux chansons en italien, enregistrées au piano par Ferré et qui seront ajoutées à la réédition de « La musica mi prende come l'amore », version italienne du disque « Je te donne » publiée en 1977. « On n'a au-



cune idée de qui peut être l'auteur de ces chansons, dit Mathieu Ferré. Il est tout à fait possible que, un après-midi à la maison, mon père se soit essayé à écrire en italien et qu'il n'ait pas poursuivi dans cette voie. Ma mère est catégorique sur le fait qu'il n'écrivait qu'en français... »

Outre douze albums de Ferré, La Mémoire et la Mer va publier cette année quatre disques de ses interprètes, dont l'album d'Ann Gaytan, « Thank You Ferré », publié avec une coupable discrétion par EPM en 1994. Léo avait donné à cette chanteuse belge deux chansons, *Tout ce que tu veux* et *le Manque*. Elle chante également la dernière chanson écrite par Ferré, *Vous savez qui je suis maintenant*, et une chanson historique, *A une chanteuse morte*, écrite en



hommage à Edith Piaf et retirée de l'album « Treize » au moment de sa sortie par Barclay, à l'insu de Ferré – censure, procès, toute la légende sulfureuse de l'anarchiste.

De la prose et des vers écrits pour le geste artisanal

Mathieu Ferré rappelle aussi que Léo avait la passion du livre. Il imprimait de petits livres à diffusion confidentielle pour le plaisir du geste artisanal et du contact de l'encre et du papier. La Mémoire et la Mer prévoit donc six parutions cette année – pour commencer seulement. « Il faut le lire, le lire, le lire, le lire encore », dit Mathieu Ferré.

Pour les textes, justement, la tâche est immense: des caisses de papiers n'ont pas encore été triées. Mettant et

remettant son ouvrage sur le métier, Ferré a compliqué le travail de ses éditeurs posthumes, qui ont pourtant retrouvé des textes prometteurs: « Parfois, il manque à un texte folioté deux pages qu'il faut retrouver ailleurs. Il y a des photocopies mélangées aux textes manuscrits, des brouillons qui reprennent en partie des poèmes que l'on connaît déjà... »

Paraissent dans quelques jours *les Noces de Londres*, petit livre sous-titré *Poésie lyrique*. Mélange de vers et de prose, ce texte a été écrit en 1950, son style et son écriture donnant à penser qu'il était destiné à la radiodiffusion, comme *De sac et de corde*, enregistré par Jean Gabin en 1951. Après la radio, Ferré avait songé à la télévision: « Dans les années 70, il y avait la neige sur l'écran après la fin

des émissions, raconte Mathieu Ferré. Mon père prévoyait que l'on laisse dix ou vingt secondes de ce silence et que, sans que cela ait été annoncé dans les programmes, une femme arrive et parle au téléspectateur. Il a écrit six monologues pour ce personnage. » Cette *Marie-Jeanne* – une cinquantaine de pages – sera éditée en novembre prochain par La Mémoire et la Mer (extrait à lire page 11).

Et après? Mathieu Ferré promet: « Nous allons sortir des poèmes inédits, un journal intime, de la prose. Il y en a pour des années. Par exemple, nous avons retrouvé 50 ou 60 pages d'un volumineux traité sur l'anarchie, auquel il a travaillé un moment. » Léo politologue, ce sera une de ces surprises posthumes.

EMMANUEL SEPCHAT

« L'opéra du pauvre », album de 1983.
« Ferré 75 », album de Pia Colombo de 1975.
Novembre.
« Les années toscanes ».
Et en 2001...
Au moins trois rééditions de concerts: au Théâtre des Champs-Élysées (1984), au TLP-Déjazet (1988) et « Alors Léo » (1990).

les livres

1998. *Paroles et Musique de toute une vie*, en huit volumes.
1999. *La musique me prend comme l'amour*, textes sur la musique classique.

à paraître en 2000

Mars. *Les Noces de Londres*.

Avril. *Alma Matrix*.

Mai. *De sac et de corde*.

Septembre.

Je parle à n'importe qui.

Octobre.

La Méthode.

Novembre.

Marie-Jeanne. (Tous édités par La Mémoire et la Mer.)

à lire aussi



Léo Ferré, une vie d'artiste de Robert Belleret, Actes Sud-Babel, 834 p., 75 F.